

Le Tambour de Volker Schlöndorff
Une figure littéraire toujours actuelle
Le Tambour, RFA/France, 1979, 142 minutes

Maurice Elia

Numéro 230, mars-avril 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (2004). Compte rendu de [Le Tambour de Volker Schlöndorff : une figure littéraire toujours actuelle / *Le Tambour*, RFA/France, 1979, 142 minutes]. *Séquences*, (230), 37–37.

Le Tambour

de VOLKER SCHLÖNDORFF

1979

Une figure littéraire toujours actuelle



Profondément plongé dans la petite bourgeoisie

C'est finalement Volker Schlöndorff que Günter Grass choisit pour tourner *Le Tambour*, son roman qui datait de 1959. Il précisait à l'époque qu'il avait trouvé en lui un interlocuteur (et non adaptateur) qui savait le provoquer par ses questions, qui avait compris la dimension épique de l'œuvre. Les autres, lesdits adaptateurs, parlaient toujours à Grass du héros en tant que gnome ou nain hideux. Or, Oscar Matzerath est un enfant qui a cessé de grandir. Chacun a son enfance, qu'il regrette et aurait aimé prolonger. Dans toutes les générations, nombreux sont ceux qui voudraient se dérober au processus du passage à l'âge adulte et aux responsabilités qui y sont liées. Oscar est une figure littéraire toujours actuelle, perpétuellement rattrapée par le temps présent.

Lorsqu'il vient au monde en 1924 à Gdansk (anc. Dantzig, à cette époque État libre où Allemands et Polonais tentaient de cohabiter), Oscar est un nourrisson précoce qui accueille déjà avec une sorte de scepticisme lucide les commentaires de son entourage. Il a un père officiel, un Allemand, Alfred Matzerath, épicier de son métier. Son autre père s'appelle Jan Bronski, il est séduisant, polonais et employé de poste. Le jour de son troisième anniversaire, Oscar met fin à sa croissance physique. Ce geste de refus absolu sera concrétisé sous la forme d'une chute délibérée, justifiant ce phénomène aux yeux de la famille et des médecins. C'est ce jour-là qu'on lui offre le premier de ces tambours rouges et blancs auxquels il restera fidèle tout au long de sa vie (au cours de laquelle il conservera sa taille d'enfant) et sur lesquels il rythmera, des années durant, tous les événements, petits et grands qui secoueront son existence. Oscar est un rebelle (sa seule voix lui permet de briser le verre à distance), un trouble-fête (son tambour sème la confusion dans les défilés nazis), un artiste (il adore le théâtre et ses artifices), un séducteur (il se promet d'engrosser l'adolescente qui deviendra sa belle-mère et s'éprend de Roswitha, une fascinante lilliputienne).

Malgré les extravagances outrancières du roman dont on ne peut pas de toutes façons restituer tous les épisodes, Schlöndorff a construit un film réaliste profondément plongé dans la petite bourgeoisie de Dantzig (où est né Günter Grass lui-même en 1927), la dotant des terreurs et des mesquineries sociales ambiantes. C'est aussi un film qu'on pourrait facilement qualifier de fantastique. Oscar est une sorte de barbare, halluciné et hallucinant, qui provoque, par ses actions, ses réflexions et surtout sa voix stridente, des éclairs de lumière noire. Voici un être qui met le monde sens dessus dessous, se dérobant en riant jaune à toute responsabilité, qui laisse exploser sa rage par l'intermédiaire de son tambour et qui crie sa vie à qui veut l'entendre, malgré sa décision de rester petit parmi les géants. Il viendra cependant se buter à la terrible interrogation du sexe et de la mort.

S'étant seulement fait connaître avant ce film avec entre autres *Les Désarrois de l'Élève Toërless* (1965), *L'Honneur perdu de Katharina Blum* (1975) ou *Le Coup de grâce* (1976), Schlöndorff devait remporter avec *Le Tambour* la Palme d'or au Festival de Cannes (ex-aequo, pour ne pas fâcher Coppola, avec une version d'*Apocalypse Now* sous la forme de *copie de travail* — inacceptable !) et l'Oscar du meilleur film étranger à Hollywood. Pendant le tournage, le cinéaste voyait son film comme « quelque chose de grossier, à la manière d'une gravure sur bois, souvent c'est presque du guignol ». Et c'est vrai. Cette révolte de l'enfant contre l'univers des grandes personnes, c'est un peu *The Kid* de Chaplin et c'est l'impression qu'on en retient aujourd'hui quand on le revoit. ❧

Maurice Elia

RFA/France 1979, 142 minutes — Réal. : Volker Schlöndorff — Scén. : Jean-Claude Carrière, Volker Schlöndorff, Frank Seitz, Günter Grass, d'après le roman de Günter Grass — Photo : Igor Luther — Mont. : Suzanne Baron — Mus. : Maurice Jarre — Déc. : Bernd Lepel — Cost. : Dagmar Niefind — Int. : David Bennent (Oscar), Mario Adorf (Alfred Matzerath), Angela Winkler (Agnès Matzerath), Daniel Olbrychski (Jan Bronski), Charles Aznavour (Sigismond Markus), Katharina Tahlbach (Maria), Heinz Bennent (Greff), Andréa Ferréol (Lina Greff) — Prod. : Franz Seitz, Anatole Dauman.